

Les illustrations sont d'Hélène Varchavsky

*Le programme des parutions et le catalogue général
sont envoyés sur simple demande adressée à :*
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 11 RUE DE MÉDICIS, 75006 PARIS

© Librairie José Corti, 1992, avec l'aimable
autorisation de la Bodleian Library d'Oxford.
ISBN 2-7143-0442-7
N° d'édition : 1153

WILLIAM BECKFORD

Suite de contes arabes

édition préparée par
Didier Girard



COLLECTION ROMANTIQUE N° 34

JOSÉ CORTI

INTRODUCTION
HISTOIRE DE SCHAHANAZAN *,
ROI DE TARTARIE
OU

L'ANNÉE DES ÉPREUVES, SUIITE DES CONTES ARABES

Tout le monde sait que le Roi Schahanazan n'était pas aussi violent que son frère le Roi Schahriar : il avait, comme de raison, coupé la tête à sa femme et à l'amant qu'il avait trouvé entre ses bras ; il s'était tout aussi naturellement, affligé d'une telle infortune, mais son chagrin avait bien vite cessé en voyant que son frère, qui était un plus grand Monarque que lui, et son aîné, était traité encore plus mal par la reine sa belle-sœur.

On a vu dans les *Mille et Une Nuits* comment Schahanazan avait tiré parti de l'aventure du Génie

* Les personnages ici introduits sont ceux de la célèbre histoire de Scheherazade : Schahzenan (ou Schahanazan chez Beckford), trompé, se console de son malheur en apprenant que son frère, Schahriar (Schahriar dans cette édition), connaît le même sort. Celui-ci, furieux fait assassiner sa femme et tous ceux qui ont partagé sa débauche et se jure de passer, dès lors, chaque nuit avec une femme différente qu'il fait mourir le lendemain pour être sûr de ne plus jamais être trahi. Scheherazade qui sera la seule à ne pas connaître ce triste sort car elle possède l'art de conter des histoires fabuleuses auxquelles Schahriar ne peut résister. C'est la naissance des *Mille et Une Nuits*. Beckford modifie l'histoire en remplaçant Scheherazade par Aroumi, venant sans doute d'al Rûmi signifiant la byzantine (donc une étrangère) qui est, nous dit-on, veuve d'Alfair, autrement dit al fakîr — en arabe, le pauvre ou son équivalent persan, le der-viche.

de la mer et de son infidèle maîtresse, pour engager à quelque modération l'irrité Schahriar, qui se garda bien de lui confier le dessein qu'il méditait et la laissa partir avant que d'enseigner aux maris le plus infailible des moyens pour empêcher que les femmes ne soient infidèles.

Ce ne fut donc qu'après son retour en Tartarie que Schahanazan apprit les massacres que Schahriar faisait de toutes les femmes qu'il admettait à l'honneur de sa couche. Il trouva d'abord un peu étrange qu'on se donna la peine de se marier tous les jours et encore plus que l'on fit étrangler tous les matins la femme qu'on avait eue à ses côtés toute la nuit ; mais comme il savait qu'on ne doit pas disputer des goûts, il ne s'expliqua point sur celui de son frère, et se contenta de suivre le sien qui était de vivre tranquille, et sans s'engager dans de semblables tracasseries conjugales.

Il ne se maria donc point, et déclara qu'il voulait garder un parfait célibat, ordonnant à tout le beau sexe en général de se tenir loin de lui et de sa cour à la distance de dix milles à la ronde.

On prétend que cet édit prouve que Schahanazan était un Prince faible, qui craignait les femmes bien plus qu'il ne les haïssait et que la conduite de Schahriar était infiniment plus mâle et plus royale. Quoi qu'il en soit, le Roi de Tartarie tint ferme dans sa résolution tant que son frère continua ses exécutions

journalières et jusqu'au jour où la Sultane Schéhérazade les eut fait suspendre. Par son rare talent de bien conter, il fit de profondes réflexions sur cet événement, et les communiqua à son vizir de la manière suivante :

– Apprends, Altamulk, qu'après avoir bien médité sur ce qui se passe à la cour du Roi mon frère, je commence à croire que la beauté vaut infiniment moins que l'esprit, même chez les femmes, et que tous les Sultans du monde qui ont crû, et qui croient encore le contraire, se trompent et se sont trompés. En effet, Schahriar, que les charmes de tant de belles vierges circassiennes, géorgiennes, persanes, grecques, et de toutes les nations n'ont pu faire fléchir, est tout attendri pour Schéhérazade qui n'a rien de merveilleux que ses contes. Je ne doute même pas qu'il ne la dispense tout à fait du fatal cordon, et ne la garde pour se recréer des soins attachés à la souveraineté. Au reste il fera très bien de prendre ce parti ; car entre toi et moi, il est bien plus décent que celui qu'il avait pris. Quoiqu'il en soit, et tout bien considéré, sache vizir, que je veux me marier à une femme d'esprit, non pour l'entendre dissertar, argumenter, contredire, mais pour qu'elle me fasse de beaux contes, car je ne veux épouser que la meilleure conteuse de mes états, belle ou laide, il n'importe.

A cet effet, fais publier que toutes les vierges ou veuves qui aspireront à l'honneur de ma main n'ont

qu'à préparer une histoire intéressante qu'elles viendront me raconter, l'une après l'autre, tous les soirs avant mon coucher. Je donnerai ces audiences pendant un an entier ; et chaque agréable conteuse, en me quittant, sera conduite dans un de mes palais où elle sera royalement traitée, ainsi que celles qui l'auront précédée ou qui la suivront dans le même lieu.

On écrira tous les contes qui en vaudront la peine, en lettres d'or, avec le nom de celle à qui il appartient. Par ce moyen, je serai en état de choisir ma sultane au temps prescrit, mais je marierai avec honneur toutes les autres que j'aurai ainsi entretenues. Quant à celles qui auront le malheur de m'ennuyer, il ne leur sera fait aucun mal, elles en seront quitte pour quelques croquignoles que leur donneront mes pages, en les chassant de ma présence. Tu vois sans doute qu'en m'y prenant de cette manière, j'aurai des contes pour le moins aussi bons que ceux de Schéhérazade car une louable ambition inspire bien autrement que la crainte de la mort. Cependant, comme en général, les femmes comptent plus sur leur beauté que sur leur esprit pour séduire les hommes, fais leur savoir qu'elles n'auront pas cette ressource avec moi, car je veux qu'elles soient toujours voilées en me parlant, ainsi elles seront forcées de n'employer dans leur discours que l'art de plaire dont le Ciel les a douées.

Le Vizir qui s'était souvent prosterné devant son maître à des ordres plus absurdes que celui-ci, ne manqua pas de le faire avec des signes d'une admiration profonde pour un dessein qu'il disait être digne de celui qui l'avait conçu, et qu'il promit de faire réussir en tout ce qui dépendait de ses soins et de son zèle.

Les intentions de Schahanazan ne furent pas plus tôt connues qu'il y eût une fermentation incroyable dans sa capitale et dans les autres villes de son Royaume. Il n'y avait pas de chef de famille qui ne s'imaginât être déjà le beau-père du Sultan ; pas de mère qui ne crût voir sa fille sur le trône et n'arrangeât dans sa tête les pierreries dont elle devrait être ornée. On faisait de tous côtés des assemblées de parents, qui venaient entendre les contes que leurs sœurs, nièces ou cousines avaient préparés afin de juger jusqu'à quel degré ils devaient porter leurs espérances, comme s'ils avaient, pour la plupart, été capables d'en juger. Les beaux esprits allaient de porte en porte offrir en sous main leurs propres productions, quelques-uns humblement pour de l'argent, d'autres plus présomptueux, pour obtenir la faveur de celle dont ils ne doutaient pas d'assurer le succès. Les rhétoriciens enseignaient les prétendantes à toiser leur style, les poètes essayaient de le rendre harmonieux. Enfin, tout le monde était occupé de cette grande affaire.

Le Sultan se doutait bien de tout ce manège, mais il se flattait d'avoir le tact du sentiment assez fin pour distinguer la caqueterie (sic) empruntée du perroquet de la voix touchante et mélodieuse du rossignol. Il y a lieu de croire que ce Prince ne se trompait pas dans l'opinion qu'il avait de son bon goût si l'on en juge par le petit nombre de contes qu'il fit rédiger en lettres d'or. Les récits étaient pris sur le champ par un de ses secrétaires, dont il interrompait le travail quand la conteuse, par son peu d'imagination, semblait n'entrer pour rien dans ce qu'elle contait ou quand elle répondait mal aux questions qu'il lui faisait pour éprouver son entendement. Car alors, même si l'histoire avait paru intéressante, on traitait la dame comme si elle avait été ennuyeuse, elle était livrée aux croquignoles, et l'écrivain remettait son écritoire dans sa poche.

Il est aisé de penser qu'un Sultan, si difficile à contenter, eut lieu plus d'une fois de se repentir de son projet. Il était prêt à l'abandonner de pur ennui quand Aroumi, veuve d'Alfair, lui fut présentée par Altamulk qui n'était pas moins fâché que son maître de n'avoir depuis plusieurs jours entendu que des contes à mériter des croquignoles.

Tout, dans la chambre où le Sultan donnait ces petites audiences, était arrangé pour inspirer des pensées agréables. Elle était tapissée d'un damas jaune à fleurs d'argent qui réfléchissait la douce clar-

té de plusieurs petites lampes d'améthystes qu'on avait suspendues au plafond par des chaînes d'or et remplies d'une essence odoriférante. Sur quatre grandes consoles de jaspe sanguin étaient des vases d'argent où l'on voyait s'épanouir toutes les fleurs dont l'odeur ravive et réjouit les sens. On distinguait, à travers un rideau de gaze brochée, une alcôve très large dans laquelle, sur des tables et des corniches d'un bois précieux, paraissaient des jattes d'un sorbet exquis, des corbeilles de fruits fraîchement cueillis, des pyramides de confitures ambrées et des carafes de cristal pleines d'un vin couleur de rubis. Six petits pages sortaient de temps en temps de l'alcôve pour venir offrir ces rafraîchissements et relevaient ensuite leurs aimables compagnons de l'exercice de leurs éventails de plumes azurées. Les degrés de l'estrade du Sultan étaient couverts, ainsi que le plancher, d'un tapis de tissu d'argent bruni et brodé de touffes de jonquilles. Il était difficile de connaître l'étoffe du sofa sur lequel le Sultan était couché, tant les pierrieres qu'on avait enchassées dans le cadre, éblouissaient la vue. Au pied de l'estrade, sur le devant, étaient des piles de carreaux, du même brocard que la tapisserie et qui servaient de siège et d'appui à la dame qui ainsi disait son conte très commodément. On avait placé une chaise pour le vizir au côté droit de l'estrade, et à gauche, un tabouret avec une petite table de nacre de perle pour le secrétaire.

Cet appareil non moins séduisant que magnifique, n'avait pas peu contribué à déconcerter les conteuses qui avaient précédé Aroumi, mais cette jeune veuve n'en fut que médiocrement frappée. Elle parut ne faire attention qu'au Sultan, auquel elle fit les trois révérences d'usage avec la meilleure grâce du monde. Après quoi, elle resta debout, les mains croisées sur sa poitrine.

Schahanazan la laissa quelques moments dans cette posture, car il ne pouvait pas s'empêcher d'admirer sa taille majestueuse et élégante, car son long et épais voile n'en cachait pas entièrement les contours. Enfin, il lui fit signe de s'asseoir et de parler. Elle obéit et lui conta l'histoire suivante, que ce Prince fit placer à la tête du recueil que le compilateur Arabe nous a transmis.

HISTOIRE D'AL RAOUÏ ¹
CONTÉE À L'ÉMIR DU GRAND CAIRE

Il y avait une fois un Emir du Grand Caire dont la société était recherchée non moins pour son esprit que pour son rang. Un jour qu'il était fort mélancolique, il se tourna vers un de ses courtisans et lui dit :

— Al Raoui, mon cœur est abattu, je ne sais pour quoi. Conte-moi une histoire agréable pour dissiper ma tristesse.

Al Raoui répondit :

— Les Grands ont toujours, avec raison, regardé les histoires comme la meilleure diversion au chagrin. Si vous me le permettez, je commencerai par vous conter la mienne.

Etant encore jeune, je devins amoureux d'une fort belle Jaria² qui, outre des traits réguliers, avait la peau blanche comme la neige. Elle demeurait chez son père et sa mère et je passais souvent devant leur porte uniquement pour la voir. Un jour que j'y fus, comme à l'ordinaire, je ne trouvai personne à la mai-

¹ Al Rāoui : en arabe, le conteur, le narrateur.

² En arabe, la jārīa est une servante et les hour sont les jeunes femmes aux très beaux yeux noirs dont la pupille ressort par contraste sur un blanc intense. Dans de nombreux textes arabisants, les Jarias et les Houris désignent l'idéal féminin, et l'élève à une dimension presque divine.

son. Je demandai aux voisins où ils étaient, on me dit qu'ils avaient changé de demeure et qu'ils avaient été habiter dans la vallée des Chameaux. J'en fus affligé jusqu'au cœur. Je ne pouvais plus vivre sans elle. Je laissai tout pour l'aller chercher. Le soir, j'arrangeai mon chameau, pris mon épée, montai sur ma bête et me mis en chemin.

La nuit était noire, la route difficile et embarrassée de montagnes et de rivières. Par surcroît de malheur, je me sentis bientôt environné de bêtes féroces. La peur me saisit, j'étais hors de moi. Malgré cela, je bénissais Dieu de tout ce qui pouvait arriver et allais toujours en avant. Enfin le sommeil me prit de pure lassitude et je m'endormis sur ma monture. Pendant que je dormais ainsi, mon chameau prit un autre chemin et comme il allait à pas lents, je ne me réveillai que par un grand coup à la tête que me donna une branche d'arbre. Le jour commençait à percer à travers les voiles de la nuit et à la faible lueur d'un crépuscule sombre, je vis que je n'étais pas dans mon chemin. Nous ne pouvons pas aller contre ce que Dieu veut, dis-je en moi-même, il faut se contenter de tout. En raisonnant ainsi, je tournai les yeux de tous côtés et vis de beaux jardins, des rivières et des oiseaux qui, éveillés par l'approche du matin, commençaient à faire entendre un doux ramage. Je descendis aussitôt, pris mon chameau par la bride et marchai jusqu'à ce que, sorti de là, j'entraï

dans la terre d'Alfa*. Alors ayant pris courage, je remontai sur ma bête et ne sachant où j'étais, la laissai aller à la garde de Dieu.

Après avoir traversé un beau pays, je me trouvai dans un désert. Là, je vis une tente superbe dont les portières, d'une blancheur éblouissante, flottaient au souffle frais du matin et laissaient entrevoir une partie de la magnificence du dedans. Des brebis, des vaches paissaient dans ce lieu, mais aucune créature humaine n'y paraissait. Ceci est bien étrange, dis-je en moi-même. Enfin je m'approchai et criai : " Qui est là ? Est-ce quelque bon musulman qui habite cette tente ? Voudrait-il enseigner son chemin à un pauvre voyageur égaré ? " Il sortit aussitôt un jeune homme d'environ dix neuf ans, beau comme la lune quand elle perce à travers un nuage épais et se montre à moitié dans le firmament azuré. Des cheveux blonds lui flottaient sur les épaules et ajoutaient de la grâce à son air intéressant et noble. Il me salua d'un ton de bonté et me dit :

— Mon frère Arabe, il me paraît que vous vous êtes mépris de chemin.

Je lui répondis :

— Oui, et j'espère que vous voudrez bien me montrer celui que je voulais suivre.

— Mon frère, me dit-il, ce chemin là est mauvais. Il pleut, la nuit sera noire et il y a un grand nombre de

* Alfa, en arabe, veut dire amitié. La terre d'Alfa est une terre d'accueil.

bêtes féroces dans ce pays. Descendez, reposez-vous avec moi et demain je vous montrerai votre chemin.

Je descendis à ces paroles, je liai mon chameau à un arbre et lui donnai à manger. J'entrai ensuite dans la tente du jeune homme qui, m'ayant fait assoir, s'en fut chercher un mouton, qu'il tua et fit cuire avec des herbes. Nous nous mîmes à table. Pendant tout le repas, le jeune homme soupirait et versait des larmes. Je devinai aisément que l'amour était la cause de ces pleurs parce que j'aimais moi-même. Je connus qu'il aimait passionnément car on ne sait ce qu'est le miel que si on le goûte. Je voulais lui demander l'état de son cœur, mais je n'osais être indiscret.

Quand nous eûmes mangé, il apporta une cantine d'or avec deux bouteilles de cristal, une pour de l'eau de rose au musc et l'autre pour du vin, avec une serviette de soie brodée d'or. Je me lavais les mains, admirant la magnificence et le goût avec lequel mon hôte avait assorti tout ce qui l'entourait. Nous nous mîmes ensuite à faire la conversation pendant une heure. Après quoi, il me conduisit dans la partie la plus reculée de sa tente, me montra un magnifique sofa de soie verte entouré de rideaux de la même couleur et se retira en me souhaitant un bon repos. Je me déshabillai et m'endormis tout de suite. Jamais je n'ai mieux dormi de ma vie. Mon

imagination occupée de tout ce que j'avais vu et mon âme un peu tranquillisée par les manières hospitalières et aimables de mon jeune hôte, m'offrait des rêves agréables et paisibles. Quand, après quelques heures de repos, je fus réveillé par une voix plus douce que le son du luth, j'ouvris tout doucement le rideau et je vis avec mon hôte une jeune fille belle comme les Houris. Un moment après, j'entendis beaucoup de chuchotement. J'avais d'abord pensé que la belle que je voyais, devait être une fille de ginn*, amoureuse du jeune homme car sa présence m'avait semblé illuminer comme le soleil tous les objets autour d'elle. Mais, après tout, j'eus la certitude qu'elle était une fille arabe.

Comme je les vis se prendre par la main en entrant, je compris qu'ils étaient amants et je ne pus m'empêcher d'envier leur sort. Je fermai tout de suite mon rideau et, mettant ma tête dans le lit pour ne pas les voir, m'endormis. Le matin, je m'habillai et fus trouver mon hôte. Nous déjeunâmes ensemble, sans que je lui fis aucune question sur ce que j'avais vu la nuit d'auparavant.

* Les gins ou djins sont mentionnés dans le Coran. Le plus souvent bons génies, ils peuvent aussi quelquefois être des démons dans certaines croyances arabes. C'est du Ginnistan, pays de délices et de merveilles, que Soleiman faisait appel aux djins ou autres esprits et mareds qui lui étaient soumis. Les rebelles, quant à eux, étaient enfermés dans des flacons scellés de son sceau magique et jetés à la mer.

Après déjeuner, je lui dis :

– J'espère que vous voudrez bien me montrer mon chemin aujourd'hui. C'est une obligation de plus que je vous aurai ".

– Vous savez, me répondit-il, qu'il est d'usage parmi les Arabes de faire des visites de trois jours. D'ailleurs, votre compagnie me plaît et je serai bien aise que vous restiez tant qu'il vous sera commode.

Il fallut y consentir. Je passai trois jours avec lui et vis toutes les nuits revenir la dame. Mais au bout de ce temps, je ne pus m'empêcher de lui demander qui il était. Il me répondit qu'il était de la tribu de Beni Asra et me dit son nom, celui de son père et des frères de son père. Quand il prononça ces noms, je vis qu'il était fils de mon oncle de la grande maison de Beni Asra. Je le lui dis et ajoutai :

– Pourquoi, mon cousin, avez-vous quitté votre illustre famille pour venir demeurer seul dans ce désert ?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles qu'il fondit en larmes, et me dit :

– Mon cousin, je suis venu vivre dans ce désert parce que celle que j'aime y demeure. Je suis amoureux de la fille de mon oncle, le second frère de mon père. Ne pouvant plus vivre sans elle, je la lui demandai. Il me la refusa et la maria à un de nos parents de la tribu de Beni Asra, qui l'emmena avec lui. Pendant un an je fus hors de moi et enfin, ne

pouvant plus supporter d'être séparé d'elle, je laissai tout et la suivis. Cette personne qui est tout pour moi demeure au pied de cette montagne que vous voyez. Tous les soirs, elle vient passer une heure avec moi. Je reste ici pour cette seule consolation et j'espère qu'avec la faveur du ciel tout sera pour le mieux.

Alors, je lui dis :

– Si vous voulez, ce soir quand elle viendra, montez avec elle sur mon chameau, prenez tout ce que vous avez de précieux et venez avec moi. Ma monture est si bonne, qu'avant le matin vous serez bien loin d'ici. Vous jouirez alors, sans contrainte, du plaisir d'être avec votre bien aimée et vous vous trouverez libre pour faire ce qui vous semblera bon car la terre de Dieu est fort spacieuse et je vous aiderai en tout ce qui dépendra de moi.

Ma proposition lui plut. Il l'accepta avec un air content. Nous attendîmes le soir avec impatience pour savoir ce qu'en dirait la dame.

Le soir étant venu, nous nous tenions à l'entrée de la tente et attendions de la voir venir à chaque instant. Au moindre bruit, nous croyions entendre ses pas. Nous attendîmes inutilement avec la plus grande inquiétude, jusqu'à ce que mon cousin, d'une voix tremblante, me dit :

– Il faut que quelque accident lui soit arrivé en chemin. Demeurez là jusqu'à ce que je revienne. Je vais voir.

En disant cela, il rentra, prit son épée, et s'en alla.

Deux heures après, il revint, tenant un paquet sous le bras. Une pâleur mortelle couvrait son visage. Tremblant, les yeux égarés, il s'approcha de moi, jeta le paquet à terre et tomba à mes pieds sans connaissance. Au bout de quelques temps, il revint un peu à lui, mais son évanouissement ne cessait que pour faire place à des accès d'angoisse plus cruels. Enfin, il me dit tout hors de lui :

– Un lion a rencontré mon amante. Il l'a dévorée, voilà sa robe et son voile ensanglanté. C'est tout ce qui me reste d'elle.

Après avoir dit cela, il demeura pendant une heure dans une profonde rêverie, sans parler, sans bouger, les yeux fixés sur les habillements. Reprenant ensuite un air moins égaré, il me dit :

– Restez ici, je vais sortir, mais je reviendrai vous trouver.

En même temps, il me quitta.

Après une heure, je le vis revenir tenant dans ses mains la tête du lion. La première chose qu'il dit en entrant fut de me demander de l'eau. Je lui en portai. Il lava la tête du lion et ses mains, après quoi, ses larmes coulèrent de nouveau. Il regardait fixement cet objet d'horreur et sanglotait d'une manière qui me fendait le cœur. Je m'approchai de lui, quand, me prenant par la main, il me dit :

– Je vous conjure pour l'amour de notre parenté,

pour l'amitié que nous nous sommes jurés, de garder le secret sur cette aventure. Qu'il n'en soit jamais parlé ! Que la mémoire de mon infortune, ainsi que celle de mon bonheur de si courte durée, soit pour jamais enseveli avec moi dans ce lieu. Je vais expirer dans peu de temps. Quand je serai mort, lavez-moi ! Mettez sur moi les habits de ma bien aimée ! Et enterrez-moi à l'entrée de cette tente. Tout ce qui reste ici est à vous. Puissiez-vous en jouir avec plus de bonheur que je ne l'ai fait !

En disant cela, il passa dans une autre partie de la tente et revint au bout d'une heure, se coucha par terre auprès des vêtements, me serra la main et expira.

Frappé de ce spectacle, je voulus d'abord mourir. Mais ensuite, je pensai à suivre les ordres qu'il m'avait donnés. Après l'avoir lavé et enterré selon sa volonté, je restai trois jours à pleurer sur sa fosse. Et puis, tout pénétré de cette tragique aventure, au lieu de poursuivre ma route pour la Vallée des Chameaux, je retournai chez moi. Car la catastrophe dont je venais d'être témoin m'avait entièrement guéri de l'amour.

L'Emir du Grand Caire remercia beaucoup Al Raoui de son récit, en lui disant que cette histoire l'avait extrêmement attendri.

— Mais, ajouta-t-il, elle est trop tragique pour pouvoir dissiper l'esprit. Elle m'a fort ému et peu soulagé. De grâce, contez m'en une autre, qui soit gaie et qui me fasse rire.

Alors Al Raoui, reprenant la parole, dit :

— Un soir, j'étais chez moi, au cœur de l'hiver. Il tombait de la neige et pleuvait aussi à verse. La pluie était si violente, et avait duré tant de jours, qu'on ne reconnaissait plus les chemins. Les rues ressemblaient à des canaux.

Personne n'ayant voulu sortir de chez soi pendant ce temps, je m'étais trouvé réduit à le passer tout entier seul dans ma maison. Ennuyé enfin de ma solitude, la mélancolie me gagna si terriblement que ma vie me devint insupportable et souvent je souhaitais la mort.

Dans cette situation, je demandai à un de mes esclaves s'il ne pouvait rien imaginer pour m'amuser. Il appréta immédiatement tout ce qu'il y avait de plus excellent dans la maison, et me servit un magnifique repas. Loin d'en être content, je lui dis, d'un air d'impatience, que rien de tout cela ne me faisait plaisir étant seul. Que s'il avait envie de me plaire, il n'avait qu'à me trouver quelqu'un pour me tenir compagnie et que je ne pouvais plus vivre seul. En même temps, je lui ordonnai de regarder par la fenêtre pour voir s'il n'y avait personne qui passa dans la rue. Il revint me dire qu'il ne voyait que l'eau et le Ciel. Peu encouragé par sa réponse et lassé de ne rien faire, je me mis à lire l'histoire de Fatimah Ben Amer, dont le père était un grand Roi et qu'un seul homme avait jamais pu obtenir, quoique beaucoup de princes se fussent déclarés ses amants, mais ils avaient tous péri à sa recherche.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE FATIMAH
FILLE DU ROI BEN AMER

Il était une fois un Roi de Sind qui aimait passionnément sa femme et n'en avait qu'une. Elle mourut et lui laissa un fils, nommé Nourredin*, sur lequel il plaça pendant longtemps toutes ses affections. Le jeune Prince avait toutes les qualités qui attirent les cœurs, et, se voyant uniquement aimé de son père, il tâchait de se rendre digne de sa tendresse. Son caractère était doux parce qu'il n'était pas contrarié. Il ne s'occupait que de ses exercices et du désir de se rendre fameux dans le monde.

Nourredin n'avait jamais connu un mauvais jour, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans, il éprouva que tout homme, prince ou non, doit avoir ses chagrins. Son père se mit en tête de se remarier et épousa une de ses Circassiennes assez jolie, mais impertinente au suprême degré. Elle ne tarda pas à montrer un visage de marâtre à Nourredin qui, gâté comme il l'était,

* Nour dîn, ou lumière de la religion, est originaire du pays de Sind, sur les bords de l'Indus. Ce fleuve qui traverse aujourd'hui le Pakistan depuis l'Himalaya en passant par le Cachemire jusqu'à la Mer d'Oman, a donné naissance à une civilisation, dite de l'Indus dont les frontières géographiques ont sans cesse évolué. Un autre habitant de cette région, Sinbad le Marin, connut des aventures exceptionnelles que l'on peut lire dans les *Mille et Une Nuits*, comme celles de Nourredin d'ailleurs.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE FATIMAH 71

perdit bientôt toute patience et chercha toutes les occasions de l'insulter. Tantôt il lui faisait des niches en public que son père n'apercevait pas, tantôt il maltraitait ses esclaves. Elle eut beau s'en plaindre au Roi, il était déjà refroidi pour elle et aimait toujours son fils. Ainsi il ne crût pas un mot de ce qu'elle disait. L'impunité augmenta l'arrogance du jeune prince, il osait souvent pénétrer jusqu'à l'appartement de sa belle-mère et là, l'outrageait à plaisir. Un jour qu'il en sortait et que la Reine était tremblante de rage, une vieille dame de sa cour vint la visiter et lui demanda de quoi elle était ainsi agitée, ajoutant qu'elle s'était déjà aperçue à l'altération de son visage du chagrin qui la dévorait.

— Hélas ! lui répondit la Reine, j'ai bien raison de m'affliger, le peu de bonheur que j'ai avec le Roi est plus que balancé par les peines que me cause son fils. Il me hait, me méprise, me maltraite. Mon mari ne veut pas écouter mes plaintes et tous les courtisans se moquent de moi.

— Tout cela est très mal, répondit la vieille dame, mais ne vous découragez pas, je pense à un moyen qui changera votre sort. Quand Nourredin viendra vous parler avec son insolence ordinaire, dites-lui :
« Qu'avez-vous jamais fait de grand et de courageux pour prendre les airs que vous prenez ? Je suis sûre que vous n'oserez pas, vous qui blâmez votre père de m'avoir épousée, vous procurez une femme

digne de votre naissance et nous amener ici la belle Fatimah, fille du roi Ben Amer ! " A ces paroles, il prendra feu, il voudra courir vers cette aventure et il périra comme tant d'autres l'ont fait avant lui.

La chose arriva comme la vieille dame l'avait pensé : Nourredin n'eut plus rien en tête que Fatimah. Il s'informa où étaient situés les états du roi Ben Amer et puis se présentant devant son père d'un air engageant et soumis :

– Sire, lui dit-il, il est temps que je fasse voir à tout le monde que je suis digne d'être votre fils. J'ai pour cela un projet qui m'oblige à me rendre à la cour d'un roi dont les états sont forts éloignés d'ici. J'espère que vous donnerez vos ordres pour que j'y paraisse d'une manière convenable, et comme je ne reviendrai point que je n'aie réussi, je me flatte que vous serez content de moi.

Le Roi de Sind fit d'abord quelques difficultés à se séparer de son fils, mais enfin, il se rendit à ses instances, lui fit faire un équipage superbe, lui donna une nombreuse suite de courtisans et une partie de ses meilleures troupes. Avec cette escorte, le prince se mit en chemin à la grande joie de la reine qui le dispensa aisément de lui faire ses adieux.

Nourredin avait de la fermeté, du courage et au fond, un très bon cœur, il lui fallait quelques épreuves pour faire ressortir ces bonnes qualités et il n'en manqua pas.

Pendant dix mois, il voyagea par des chemins extrêmement difficiles, tantôt c'étaient (sic) des immenses déserts à traverser, tantôt il fallait couper d'épaisses forêts pour se faire une route, puis grimper sur des montagnes escarpées, ensuite passer à la nage de profondes rivières. Tous ceux qui l'accompagnaient, étaient souvent rendus, il ne l'était jamais, et disait toujours :

– Quand on a fait une bonne résolution, il faut la suivre !

Il se trouva enfin dans un pays plus uni, et commençait à se croire presque au bout de ses fatigues. Quand tout à coup, il vit accourir à lui toutes sortes de bêtes féroces qui, la gueule béante, paraissaient s'attendre à un bon repas. Aussitôt tous les gens de sa suite s'armèrent pour faire face au danger : il bandèrent leur arcs, tirèrent leurs sabres du fourreau, tous furent en mouvement. Nourredin les arrêta :

– Mes amis, leur dit-il au lieu d'attaquer ces animaux qui sont dans leur propre pays, hâtez-vous de leur jeter les aliments qui leur conviennent. Il ne faut pas se faire un passage par la force quand on peut le gagner par la douceur.

Ces ordres furent aussitôt exécutés et les bêtes s'éloignèrent d'un air reconnaissant. Quelques jours après, il rencontra un vieillard qui l'aborda et lui dit :

– Où allez-vous Seigneur, par des routes si dangereuses ?

– Je vais, lui répondit Nourredin, demander en mariage la princesse Fatimah, fille du roi Ben Amer. Et j'espère l'obtenir.

– Ciel ! s'écria le vieillard, est-il possible que l'on puisse encore tenter une telle aventure ? Sachez, jeune téméraire, que de tous les princes qui ont passé par ici pour aller au royaume de Ben Amer, aucun n'est revenu.

– Daignez m'apprendre pourquoi ! dit Nourredin.

– C'est, répondit le vieillard, parce que tous y périssent. Fatimah est assurément la plus belle princesse du Monde. Elle est de plus une excellente musicienne, a l'esprit orné et le cœur bon, mais elle a coûté la vie à tant d'amants que c'est une vraie folie que de songer à l'acquérir.

– Est-ce l'amour qu'elle inspire qui donne la mort ? demanda le prince.

– Oh ! point du tout, répartit le vieillard, ceux qui la recherchent n'ont pas même le plaisir de la voir. C'est le cruel Ben Amer qui les fait tous périr. Il est si passionné de sa fille qu'il ne veut pas s'en séparer, mais de crainte de l'affliger, il ne dit pas positivement son intention. Au lieu de cela, il a mis la main de Fatimah à un prix qu'il n'est au pouvoir de personne de lui donner ? Il veut premièrement que, dans une nuit, on trie et sépare trois grands sacs de grains qu'il fait mêler ensemble. Ensuite, il ordonne qu'on boive toute l'eau d'un canal très profond dans

le même espace de temps, et comme si tout ceci n'était pas assez, il exige qu'on fasse avec le dernier soin et la plus grande élégance cent portes et trois cents fenêtres à une salle immense qu'il a fait bâtir exprès, et cela encore dans ce même court espace d'une nuit. Nul homme ne peut par lui-même accomplir de telles choses, et tous ceux qui l'entreprennent ont la tête coupée. Ils le méritent bien pour leur folie. Et vous aurez le même juste salaire si après de que je vous dis, vous continuez votre chemin.

– Je le continuerai pourtant, dit Nourredin, non que je doute de la vérité de votre récit et vous en sois moins obligé, mais parce qu'il est honteux à un homme de courage de se désister d'une entreprise. La vie est courte, on risque peu de chose en la hasardant. Et d'ailleurs, l'assistance du Ciel rend tout possible.

En disant ces mots, il salua le vieillard qui le vit s'éloigner avec un regard de pitié.

Tout en marchant, Nourredin arriva près d'une grande plaine qu'il lui fallait traverser et qui, de loin, lui parut couverte d'un tapis noir. Il ne savait pas ce que ce pouvait être quand un de ses courtisans, piquant des deux (sic), s'en fut à la découverte. Il revint aussitôt en riant :

– Prince, dit-il, nous aurons meilleur marché de notre aventure d'aujourd'hui que de celle des bêtes

féroces. Ce que vous voyez est une infinité de grosses fourmis qui forment comme une épaisse croûte sur la terre. Mais elles ne retarderont guère notre marche, nous les aurons bien vite écrasées.

— A Dieu ne plaise, répartit le prince, que nous fassions ce que vous dites. Les grands ne doivent point fouler aux pieds les petits. Qu'on leur jette à droite et à gauche du blé et de l'orge et n'ayons pas à rougir d'opprimer le faible sur son propre terrain.

Les ordres de Nourredin furent à l'instant exécutés et les fourmis s'écartant à l'envi pour courir après les grains, il passa avec toute sa suite sans en faire périr une seule.

Quoique la plupart de ceux qui accompagnaient Nourredin fussent incapables d'avoir de tels ménagements pour les bêtes, ils admiraient toutes les attentions qu'il avait pour elles et pensaient qu'un prince si bon était non seulement digne de réussir dans son entreprise, mais encore de régner sur tout le monde.

Vers le soir d'une journée très fatigante, ils arrivèrent au pied d'une colline, où Nourredin fit dresser son camp. Il comptait passer une bonne nuit dans ce lieu, mais son repos fut interrompu par un bruit semblable à celui que feraient des milliers de forges. Il songea aussitôt qu'il allait entrer dans les états du Roi Ben Amer et fut curieux d'en voir l'aspect par le clair de lune. Il monta sur la colline et vit une grande

rivière d'acier sur laquelle des figures d'hommes forts étranges frappaient de toutes leurs forces pour en détacher des morceaux. Il ne pouvait comprendre ce que cela signifiait et ne manqua pas dès qu'il fit jour d'envoyer quelqu'un pour s'en informer.

On lui rapporta que ces ouvriers infatigables étaient des Ginns, mais qu'ils avaient laissé libre l'endroit où l'on devait naturellement passer la rivière.

— Ils sont bien honnêtes, dit Nourredin, mais nous devons l'être encore plus qu'eux. Il faut rendre tous les honneurs à ceux à qui ils appartiennent.

En disant ces mots, il vint lui-même saluer les Ginns et les pria de si bonne grâce d'accepter quelques rafraîchissements sous ses tentes que pas un d'eux ne refusa. Ils parurent tous charmés du bon traitement qu'il leur fit, mais ne le questionnèrent sur rien et il n'eut garde de leur parler de son entreprise dans la crainte que ces civilités ne leur parussent intéressées.

— Les cœurs nobles, dit-il à ces gens, craignent beaucoup moins l'ingratitude que le soupçon d'être mercenaires.

Nourredin n'avait pas laissé bien loin derrière lui la rivière d'acier, quand il se trouva dans des campagnes cultivées où l'on rencontrait à chaque pas des troupeaux, des bergers et des laboureurs. Il demandait à tous s'il était près de la capitale du Roi

Ben Amer, mais tous lui tournaient le dos sans lui répondre. A la fin, un vieux paysan lui dit :

– Vous ne serez que trop tôt dans ce lieu funeste, jeune insensé !

Et il passa tout de suite son chemin.

En effet, Nourredin aperçut bientôt une ville immense, entourée de magnifiques murailles, mais qu'on ne pouvait regarder sans horreur, parce que sur leurs créneaux étaient rangées trois milles têtes humaines. Le prince fut un peu saisi de frayeur à cet affreux spectacle dont le vieillard lui avait donné l'explication. Mais il se remit bientôt, en se reposant sur ce que le Ciel ordonnerait à sa destinée.

Il n'eut pas la même indifférence pour la vie de ses gens. Il songea à les mettre en sûreté, les fit retourner en arrière et leur choisit un lieu pour camper qui fut à quelque distance de la grande route. Ensuite, revenant sur ses pas, il entra seul dans la ville et se présenta à la porte du palais du roi. Les gardes ne lui donnèrent pas le temps de parler. Ils le repoussèrent avec une rudesse à laquelle un grand prince ne pouvait guère être accoutumé, mais il prit patience, disant en lui-même : " On ne peut être offensé que par ses égaux, le lion écoute avec dédain le bourdonnement que les mouches font autour de lui ".

Nourredin revint passer la nuit dans son camp à la grande joie de ceux qui l'accompagnaient et qui

tous se désolaient de sa perte. Il les consola du mieux qu'il put :

– L'homme raisonnable, leur disait-il, ne doit ni pleurer ni rire pour l'instant qu'il n'est pas en son pouvoir d'amener le bonheur ou le malheur, le passé et le présent nous appartiennent, l'avenir est au Ciel.

Avec de tels propos, il s'alla coucher, dormit tranquillement et le lendemain, retourna s'exposer aux mêmes affronts de la veille. Enfin, le troisième jour, un page lui demanda ce qu'il voulait. Il le lui dit bien vite.

Le page haussa les épaules et l'introduisit. Le roi Ben Amer parut frappé de la bonne mine de Nourredin et dit tout bas à son vizir :

– C'est bien dommage de séparer cette tête du corps à qui elle sied si bien.

Ensuite, se tournant vers le prince, il lui dit tout ce qu'il put pour le dissuader de tenter cette aventure et ne manqua pas de lui faire un long détail des épreuves qu'on exigeait de lui.

– Sire, répondit Nourredin, tout est impossible à l'homme, rien ne l'est à Dieu. Dans les plus petites choses nous avons besoin de son assistance. Il ne tient qu'à lui de l'accorder dans les grandes à ceux qui mettent tout leur espoir en lui.

Ces paroles étaient sans réplique. Le roi Ben Amer envoya, quoiqu'à regret, chercher les gens de loi. Il leur fit dresser un écrit par lequel il consentait de

donner sa fille en mariage à Nourredin, si ce prince remplissait les trois conditions proposées et il y apposa son sceau royal. De son côté, Nourredin signa qu'au cas où il ne remplirait pas ces conditions, il se soumettait sans murmure à avoir la tête tranchée.

Après cette cérémonie, le roi Ben Amer donna un magnifique festin au prince, au sortir duquel il le fit enfermer sous plusieurs clefs dans le lieu où l'on avait mêlé ensemble les trois sacs de grains.

Nourredin daigna à peine jeter les yeux sur la tâche qu'il avait à faire. Il se laissa aller sur un sofa en disant :

— Ou c'est ma destinée de périr pour avoir entrepris des choses impossibles, ou quelque événement imprévu me sauvera la vie. Il faut se tranquilliser en attendant.

Il se tranquillisa en effet si bien, qu'il dormait à moitié quand il entendit plusieurs petites voix argentines qui lui disaient :

— Il n'est point d'êtres si petits qui ne puissent reconnaître un bienfait.

Il ouvrit les yeux aussitôt et vit tout le pavé couvert de fourmis très ardentes à faire sa besogne. Il les reconnut pour ses amies de la plaine et les encouragea par les propos gracieux qu'il leur tint. Enfin, elles finirent de séparer les grains, se retirèrent et il demeura bien content.

Quand le lendemain, le grand vizir et les gens de loi vinrent pour prendre le prince et le conduire à

l'échafaud, ils restèrent confondus en voyant l'ouvrage fait. Ils se regardèrent les uns les autres et bénirent le Ciel de ce que probablement leur princesse serait mariée.

On mena Nourredin au roi qui, se tournant vers son vizir, lui dit :

— Je m'étais bien douté que ce jeune prince ferait mieux que ceux qui l'ont devancé, car il n'a pas mis comme les autres sa confiance en lui-même, mais en la bonté du Très Haut. Au reste, s'il réussit dans les deux autres épreuves, je ne serais pas fâché qu'il épousât ma fille.

Nourredin fut bien fêté, bien régalé le reste du jour. Fatimah, pour l'encourager lui fit faire ses compliments et puis le soir, il fut enfermé dans un jardin délicieux au milieu duquel était le canal qu'il devait mettre à sec. D'abord, il se mit à examiner ce beau lieu, se promena d'allées en allées, cueillit des fruits et des fleurs à plaisir, ensuite, avec plus d'espoir que la veille, il se coucha sur la mousse verte qui bordait le canal. Il s'amusa à regarder les objets qu'à la faveur du clair de lune les eaux réfléchissaient, quand tout à coup, il vit dans l'onde limpide les têtes de diverses bêtes féroces qui étaient venues là sur la pointe des pieds et qui commençaient à boire à longs traits. Il se leva un peu effrayé, mais l'une d'entre elles lui dit :

— Rassurez-vous, prince, et apprenez qu'il n'est point de cœur tant féroce soit-il qu'un bienfait ne touche.

Elles ne lui en dirent pas davantage, se dépêchèrent d'avalier l'eau et, en s'en allant, lui firent une révérence à leur manière qu'il leur rendit avec grand plaisir.

Après ces deux prodiges, Ben Amer ne doutant pas que le prince ne vint à bout de sa troisième tâche, voulut, pour le consoler un peu de tant de fatigues, lui faire entendre la voix et le luth de Fatimah. On le mena après dîner dans l'appartement de cette princesse qui, derrière de grands rideaux de soie cramoisie, exerça son gosier et ses doigts de manière à charmer les oreilles les plus difficiles. Mais ce cadeau qu'on lui fit, eut l'effet contraire de ce qu'on en attendait. Nourredin trembla pour le succès de son entreprise aussitôt qu'il devint amoureux. Il voulait auparavant épouser Fatimah parce que sa belle-mère l'avait piqué d'honneur, mais à présent, il voulait posséder l'aimable musicienne qui l'avait enchanté. Ces deux aiguillons étaient bien différents l'un de l'autre. Le premier lui avait donné de la témérité et le second le remplissait de crainte. Nourredin passa ce jour dans des agitations qui lui étaient inconnues, mais quand à la nuit il se vit enfermé dans la salle fatale, quand à travers toutes ces ouvertures, il découvrit dans un immense horizon un ciel sombre et menaçant, il manqua de perdre courage tout à fait. Les vents passant de tous côtés, il crut entendre les sifflements des couleuvres

dont son imagination remplissait ce lieu solitaire. Ces trois cents embrasures de fenêtres qu'il lui fallait remplir, ces cent portes qu'il lui fallait faire et le tout de main de maître, le firent frémir. Il soupira et dit :

— Hélas, je ne connais point d'animaux tant petits que grands, qui soient menuisiers, vitriers, peintres et serruriers. Il n'y a pas moyen de compter sur les hommes dans la situation où je suis. Ainsi, je n'entendrai plus la douce voix de Fatimah ! Pourquoi l'ai-je entendue ? Ah ! Que j'emploie du moins mes derniers moments à penser à ce qu'elle a chanté ! A sa touche délicate ! A ses cadences harmonieuses !

Il y rêva si bien, qu'il crut encore rêver lorsqu'il entendit au loin une symphonie divine dont les sons s'approchant de plus en plus firent enfin résonner la salle. La mélodie était vraiment céleste, mais ce qui lui plut le mieux fut une petite ariette chantée par une voix de haute contre, et dont le sens était : " Ceux qui peuvent tout ne doivent jamais laisser dans l'embarras le mérite modeste et discret. Ils sont surtout obligés de rendre au centuple des attentions désintéressées ".

Il ne fut pas difficile à Nourredin de comprendre que les Ginns étaient venus à son secours. Il leur rendit d'humbles actions de grâce et quoiqu'il ne les vit point, il s'entretint agréablement avec quelques-uns d'entre eux, tandis que les autres dépêchaient l'ouvrage. On n'a jamais vu et on ne verra jamais de

telles portes et de telles fenêtres. Les bois les plus précieux, l'or le plus fin, les pierreries les plus brillantes, tout y fut employé et l'art admirable de l'ouvrier surpassait encore la richesse des matériaux. Quand les Ginns eurent fini, ils donnèrent encore un petit concert au prince dont ils savaient le nouveau penchant pour la musique, puis prenant congé de lui, le laissèrent s'extasier devant leurs merveilles et jouir d'avance du bonheur qui lui était acquis.

Le roi Ben Amer ne doutant plus que Nourredin n'eut des légions de génies à ses ordres, le traita avec le plus profond respect. Il lui fit sur le champ épouser sa fille qui ne se possédait pas sa joie d'avoir un mari si beau et si spirituel, elle qui avait tant craint qu'on ne détruisit tous les princes du Monde avant qu'elle pût en avoir un.

Nourredin n'était pas de ceux à qui la prospérité ôte le souvenir des amis absents. Il envoya tout de suite de grandes provisions à son camp et fit dire à sa suite de se bien réjouir pour l'amour de lui, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire.

Les fêtes que donna Ben Amer marquaient le grand cas qu'il faisait de son gendre. Tous ses courtisans se disputaient la gloire d'inventer des divertissements nouveaux. Nourredin paraissait y prendre part, il témoignait de la reconnaissance pour tant d'attentions, quoiqu'au fond, il s'en fut bien passé car il aimait mieux être seul avec Fatimah. La voir,

l'entendre lui semblait préférable à tout, mais il se disait à lui-même : " Nul ne fait ce qu'il veut dans ce monde et moins les princes que les autres ".

Au bout d'un mois, Nourredin prit congé du roi Ben Amer pour s'en retourner au royaume de son père. Les adieux furent des plus tendres. On les prolongea tant qu'on put. Enfin, il partit avec Fatimah et fut rejoindre sa suite qu'il augmenta de celle de sa femme. On l'assura qu'il y avait un chemin beaucoup plus court que celui qu'il avait pris en venant et on lui offrit des guides, mais il dit que celui qui avait prospéré par une route ne devait pas en choisir une autre, et que, d'ailleurs, il valait mieux se conduire soi-même quand on en avait l'esprit, que d'être conduit. On était si convaincu que la sagesse dictait toutes ses maximes qu'on n'osa pas insister davantage sur ce point et on fit bien, car il n'aurait pas cédé si facilement. En effet, ce prince aussi reconnaissant que généreux lui-même, voulait revoir ses bons amis les Ginns, les fourmis et les bêtes féroces. Il campa pendant trois jours sur les bords de la rivière d'acier, au grand contentement de Fatimah qui se plaisait beaucoup avec les Ginns et qui ne leur plut pas moins. Il fit distribuer trois fois plus de blé et d'orge qu'il n'avait fait auparavant aux obligantes fourmis et elles le remercièrent par un petit bourdonnement qu'il entendit à merveille. Enfin, il prit un grand plaisir aux rugissements que les bêtes

féroces firent pour lui rendre grâce de la prodigalité dont il usa envers elles.

Après un voyage fort long, mais heureux et sans accident, Nourredin arriva dans son royaume. Il s'attendait à ce que son retour cause une joie générale, mais il ne rencontra que des visages consternés et apprit qu'un roi voisin s'était avisé sans rime ni raison de déclarer la guerre à son père et le tenait assiégé dans sa capitale. A ces nouvelles, le prince baissa la tête en signe de soumission, puis il dit :

— La vicissitude de la prospérité et de l'adversité n'est point inconnue à l'homme. Le tout est de savoir jouir du bien et se raidir contre le mal.

Ensuite, il se mit à ramasser toutes les troupes qu'il put et les joignant à celles qui l'avaient accompagné dans son expédition, il s'avança pour assiéger les assiégeants. Le jour qu'il jugea à propos de donner la bataille à l'ennemi, il prit bien soin de mettre une forte garde à son camp où, laissant Fatimah, il laissait son plus grand trésor. Mais cette courageuse princesse ne vit pas plutôt les deux armées aux mains que, prenant un habit d'esclave, elle se mêla parmi le gros des soldats et alla combattre à côté de son époux à qui elle sauva deux fois la vie.

Les ennemis furent mis en déroute et leur roi, s'enfuyant le premier, gagna son camp à toutes jambes. Fatimah, s'en étant aperçue, vola sur ses pas, l'atteignit comme il entrait dans sa tente, le

défia, le sabre à la main et l'eut bientôt terrassé. Dans le temps que Fatimah tenait le pied sur la gorge de ce lâche, le prince Nourredin parut. Alors, s'inclinant respectueusement et cachant son visage, elle remit entre ses mains le roi vaincu, après quoi elle se hâta de retourner à son camp et d'y reprendre ses propres habits.

Cependant, le père de Nourredin avait fait ouvrir les portes de la ville pour aider à la victoire de ses défenseurs, mais que devint-il en voyant son fils lui présenter le roi ennemi chargé de chaînes ? Il faillit mourir de joie. Dans ses transports de gratitude pour la faveur que le ciel lui accordait, il ne voulut point voir de malheureux, fit sonner la retraite et donna la liberté à son prisonnier. Ensuite, il se mit à écouter avec avidité les aventures de Nourredin, tantôt frémissant de crainte, tantôt faisant des cris d'admiration et surtout brûlant d'impatience de voir Fatimah.

Quand Nourredin vint à son camp pour chercher lui-même la princesse, elle ne manqua pas de lui demander quelques détails sur l'affaire qui venait de se passer. Il les lui fit en s'attribuant l'honneur d'avoir vaincu le roi ennemi.

— Quoi ! lui dit Fatimah, vous vous êtes battu corps à corps avec lui et vous l'avez terrassé !

— Oui, sans doute, lui répondit-il, et il m'a donné assez de peine.

A ces mots, la princesse le regardant d'un air fier et dédaigneux s'écria :

– Prince, n'espérez pas de jamais succéder à votre père, vous ne sauriez être roi !

– Qui m'en empêchera ? demanda Nourredin.

– Le ciel, répartit Fatimah, qui sait que vous n'êtes pas digne de l'être. Quoi ! Un roi menteur ! lui qui est l'image du souverain et par conséquent de la vérité même ! Non, un si odieux prodige n'arrivera jamais !

Nourredin fut si confondu de l'apostrophe de sa femme et garda un silence si humble, qu'enfin, touchée de pitié, elle lui conta amicalement ce qu'elle avait fait pendant le combat et les bonnes raisons qu'elle avait eu pour l'accuser de mensonge. Ce récit ne fit qu'augmenter la confusion du prince. Plus il avait à estimer Fatimah, plus l'idée de s'être rendu méprisable à ses yeux l'accablait. Elle devina sa pensée et, voulant le consoler, lui dit :

– Une éclipse n'ôte au soleil sa beauté que pour un moment, et l'empêche de se trop enorgueillir de sa splendeur.

Nourredin se plut à cette flatterie parce qu'elle venait de Fatimah, mais il jura en lui-même de ne pas en obtenir d'autre au même prix. Tout contrit de la faute qu'il venait de faire, il voulut en réparer une de plus ancienne date. A cet effet, il mena Fatimah chez la reine sa belle-mère et la lui présenta en lui disant :

– Voilà cette belle perle du monde que vous m'avez envoyé chercher si loin. Sa valeur inestimable me suffit, et suis prêt à vous donner tout le reste de ce que je possède pour obtenir le pardon des outrages que je vous ai faits. Je confesse mes torts et ne veux pas m'excuser sur cette chaîne d'évènements que le Ciel forme et que le mortel ne peut altérer.

La reine fut si contente de la soumission du prince, si charmée de Fatimah qu'elle les embrassa tous les deux en pleurant de joie et s'en fut à l'instant persuader le roi son époux d'abdiquer la couronne en faveur de son fils. Nourredin monta sur le trône aux acclamations des peuples qui partout aiment le changement même quand ils se sentent bien et ne cessent de désirer le mieux quoiqu'il ne leur arrive pas souvent. Le nouveau roi aima toujours sa femme, eut de beaux et bons enfants et point d'ennemis. Il eut tout le loisir qu'il lui fallait pour composer et débiter tant de maximes qu'il ne fut plus appelé que Nourredin le Sentencieux.

FIN

Cette histoire me fit ressouvenir qu'il y avait à deux pas de chez moi une excellente musicienne nommée Feidak, qu'un jeune homme avait enlevée et ensuite quittée et qui demeurait maintenant avec une vieille tante.

Aussitôt que je me fus ressouvenu d'elle, je pensai que si elle était ce soir là avec moi, je passerais bien mieux mon temps. J'y rêvai tant que la soirée en devenait plus longue et je maudissais mon sort qui me faisait passer si ennuyeusement le temps, quand j'entendis frapper à la porte. Réjoui de penser que quelqu'un venait enfin me visiter, je courus et criai :

– Qui est là ?

Une voix de femme me répondit :

– C'est une amie.

Il ne m'en fallut pas d'avantage. J'ouvris immédiatement et je vis Feidak toute trempée de pluie et de boue, mais toujours jolie comme à l'ordinaire. Je la fis entrer tout de suite et lui demandai comment elle pouvait venir à l'heure qu'il était et par un temps si effroyable. Elle me répondit qu'elle était accourue aussitôt que mon messenger lui avait dit que je la désirais.

– Vous êtes la bienvenue, lui dis-je, je n'ai point envoyé chez vous, mais je crois que si vous n'étiez pas venue de vous-même, je me serais mis dans l'état où vous êtes pour aller vous chercher.

Je fis préparer un bain pour Feidak. Je la fis revêtir de beaux habits, tandis que je séchais moi-même ses cheveux qui dégoutaient assez joliment de pluie. Ensuite, je fis servir un excellent souper. Peu à peu, je commençai à oublier la mélancolie que m'avaient donné les trois jours de ma solitude, et, devenant tout à fait gais, nous ne fîmes, Feidak et moi, pendant tout le repas autre chose que de folâtrer et de rire. Je la priai de chanter, mais elle me dit qu'elle ne pouvait pas sans que quelqu'un l'accompagnât.

Je sortis tout de suite, résolu de me hasarder à tout pour la contenter. Je rencontrai à deux pas un aveugle qui disait :

– O Ciel ! Fais-moi justice de ces gens ! Je chante, on ne veut pas m'entendre ! Je ne chante pas, on veut que je chante ! Quel cruel sort !

– Ceci est bien heureux, dis-je, je trouve justement ce que je voulais sans aller plus loin par ce mauvais temps.

Je demandai à l'aveugle s'il voulait venir passer la soirée avec moi.

– De tout mon cœur, me répondit-il.

Alors, le prenant par la main, je le conduisis chez moi et dis à Feidak :

– Voici un homme que je vous amène qui ne peut voir ni vous ni moi. C'est exactement ce qu'il nous fallait. Nous nous en divertirons mieux. Quant à vous accompagner, les aveugles peuvent le faire aussi bien que ceux qui voient.

Nous lui donnâmes à manger. Ce qu'il avait perdu par un de ses sens, il semblait l'avoir regagné sur l'autre, car il mangeait avec une avidité extrême de toutes choses. Je le fis boire trois coups. Après quoi, nous lui demandâmes qui il était. Il nous répondit qu'il s'appellait Ibrahim Ben Assak de Mossoul*. Nous lui dîmes que nous le connaissions de nom et que nous étions vraiment bien aises de l'avoir ainsi rencontré.

— Vous aurez de quoi vous réjouir, dit-il, quand je vous aurai montré ce que je sais faire.

En disant cela il se mit à chanter. Mais Feidak ne paraissait pas se plaire à l'entendre. Elle demanda un luth neuf et après avoir préludé, commença à chanter un air sur le mode de Chiar dont les paroles étaient :

“ Les visites des belles apportent
le plaisir et le repos du cœur,
Mais le souverain plaisir est
de toucher Feidak ”.

Aussitôt qu'Ibrahim Assak entendit cette chanson d'amour, il sortit sous quelque prétexte et comme il ne revenait pas, quoique nous l'eussions longtemps attendu, nous fûmes le chercher dans tous les appar-

* Ibrahim ben Isīḥāq al Mawṣilī (mort en 850) était aussi célèbre que son père en tant que musicien et compositeur. Originaire de Mossoul, ville d'Irak, il joua un rôle éminent à la Cour des Abbassides sous le règne des califes al Rashīd, al Ma'mun et al Mu'taṣim (le père de Vathek). Dans les *Mille et Une Nuits*, on raconte des merveilles sur sa virtuosité.

tements, croyant qu'il était resté quelque part ne pouvant plus retrouver son chemin. Nous le cherchâmes partout. Il n'était plus dans la maison. Comme la porte était fermée, ceci nous surpris fort. Je pensai tout de suite que le prétendu aveugle pouvait bien être Eblis et que c'était lui qui avait fait venir Feidak. Inquiet, je descendis, m'arrêtai sur le pas de ma porte et regardai de tous côtés, tout à coup je vis à quelque distance un jeune homme qui avait la barbe coupée et l'air fort pensif. Je lui demandai qui il était et pour quoi il s'arrêtait ainsi dans la rue.

— Laissez-moi en paix, me répondit-il, il vient de m'arriver une aventure des plus surprenantes avec un garçon.

Je le persuadai de venir avec moi, le menai à Feidak, lui fis prendre quelques rafraîchissements et le priai de me conter son histoire.

— Je suis sorti ce soir de ma maison, me dit-il, ennuyé d'être seul et dans l'espoir de trouver quelque compagnie. J'ai rencontré dans la rue un jeune garçon plus beau et plus délicat qu'une femme. Son visage, son teint, sa taille, tout en lui était ravissant. Saisi à la vue de sa beauté resplendissante, je me suis arrêté tout court. Aussitôt il s'est approché de moi, et m'a dit : “ Voulez-vous que j'aïlle avec vous ? ” “ Je ne demande pas de plus grand bonheur ”, lui ai-je répondu. “ Peut-on vous voir et ne pas désirer votre compagnie ? ” En disant cela, je l'ai pris par la main

que j'ai pressée contre mon sein et, transporté de plaisir, l'ai conduit chez moi. Je le fais entrer dans mon meilleur appartement, que j'illumine tout de suite le mieux. Et le plus vite qu'il m'est possible, je le prie de s'asseoir sur un sofa. Je me mets auprès de lui. Mes yeux ne se lassent pas de le regarder. A chaque instant, il me semblait venir plus beau. Son front uni était blanc comme de l'ivoire. L'incarnat de ses joues était plus animé que celui de la rose et ses lèvres vermeilles paraissaient faites pour inviter le baiser. Tout hors de moi, j'admirais la beauté de son visage, les contours élégants de ses membres délicats et les regards voluptueux qui partaient de ces yeux d'un bleu céleste, quand il tira de dessous sa robe un flacon d'une liqueur couleur de rubis, qu'il but tout entier.

Alors, ses yeux se ranimant, ses traits prenant un plus grand lustre, il devint rayonnant comme le soleil du midi. Transporté d'amour, je cours à lui, je le prends sur mes genoux, l'entortille de mes bras et le couvre de baisers. Je le tiens étroitement embrassé. Chaque baiser que je lui donne m'inspire de nouveaux désirs. J'étais dans cet amoureux délire, je le comblais des caresses les plus tendres, quand soudainement, il se dégagea de moi et dit qu'il voulait s'en aller. Je me jetai à ses pieds, me saisis de ses belles mains que j'inondai de mes larmes, et lui dis : " Si vous me quittez vous m'arrachez le cœur, j'expi-

re de douleur si je vous perds. Acceptez toutes mes richesses et restez avec moi. Je voudrais en avoir cent fois davantage uniquement pour mieux vous tenter. Mais je serai votre serviteur, je ferai tout ce que vous voudrez m'ordonner. Ne vous en allez pas, je vous en conjure ! "

— Je ne veux rien, me répondit-il, si ce n'est que vous paraissiez aussi jeune que moi et que vous vous laissiez couper la barbe. A cette condition, je vous promets de rester avec vous et de souffrir vos caresses.

Eperdu d'amour et de désir, je consentis à ce qu'il voulait. Il alla tout de suite, d'un pas léger comme celui de l'antilope, chercher l'eau de rose, les rasoirs, le savon parfumé et commença à me faire la barbe. Impatient d'être au comble de mes vœux, je le laissai à peine finir. Je ne doutais pas de recueillir le doux fruit de ma complaisance. Mais quand il eut achevé de me raser, il me regarda en face, fit de grands éclats de rire, et, passant derrière moi, me donna un grand coup de pied au cul qui me jeta la face contre terre, et disparut. Alors, je vis bien clairement que j'avais eu affaire avec Eblis.

A cette catastrophe, l'Emir du Grand Caire se prit si fort à rire, qu'il en tomba à la renverse sur son sofa. Ensuite il dit à Al Raoui :

— Mais que devint Feidak ?